

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 48

Artikel: Le feuilleton : Cambillon : conte d'autrefois tel que me l'a dit Jean-Louis : [1ère partie]
Autor: Cérésolle, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225526>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

à l'heure, on boira un verre, mais en attendant, j'ai deux mots à te dire. On t'a fait venir pour te causer sérieusement. Quand tu es venu t'établir à Brassens, tout le monde te voyait d'un bon œil, moi le premier. Tu connaissais ton métier et tu as pu voir qu'on te soutenait, dès le début. Tu as été, en ce temps-là, un bon père de famille et tu faisais honneur à la commune. Aujourd'hui, ce n'est plus ça du tout. Tu t'es mis à boire et à négliger ton travail. Quand on a besoin de toi, il faut aller te chercher à la pinte. Si on te donne du travail, tu le fais traîner semaine après semaine. Enfin quoi. Tu es un homme qui va à sa ruine et ça grand train.

Or, comme syndic, je m'intéresse à mes bourgeois et je me suis proposé de te sauver, même malgré toi, avant que ce ne soit trop tard. Tu dois changer de conduite, pour ta santé d'abord, puis aussi pour ta petite famille. Ta femme doit pleurer plus souvent qu'elle ne rit. Tu dois reconnaître que je n'ai pas exagéré. Alors, en municipalité, on a examiné ton cas. On ne veut pas te faire signer la tempérance. Il faut d'abord voir si tu es un homme, ce qui s'appelle un homme et si tu as assez de volonté pour te conduire comme tu dois, sans avoir signé un papier. Ton métier est dur ; on le sait. Un verre de vin du pays, au repas de midi et, peut-être, un second, le soir, la journée finie, chez toi, ça ne peut te faire du mal. Mais, il faudra te contenter de cela et laisser la pinte de côté, dès maintenant, sinon tu es un homme fichu. Qu'en penses-tu, David ?

Celui-ci avait écouté la semonce sans broncher, en mâchant nerveusement son grandson éteint. Il regarda l'un après l'autre les municipaux, mais ne put découvrir ni sympathie ni hostilité sur ces figures fermées. Se tournant vers Ulysse Trotta, il dit :

— Dis voir, syndic ! J'ai cru que tu m'avais convoqué, rapport à la pompe. A la pompe, il faut de l'eau. A moi, il fallait du vin. Seulement, voilà. J'en ai abusé. Ce que tu m'as dit et bien dit, est juste.

Puis, après un moment de réflexion et avec un gros soupir, il dit :

— Syndic, tu es un brave homme et moi, je ne suis qu'un lâche de n'avoir pas su résister à mon penchant de boire. Il ne sera pas dit que tu aies tendu la perche à un ingrat. A partir de demain, vous ne me verrez plus à la pinte pendant la journée. Peut-être bien que, certains jours de forte besogne, je m'accorderai deux décis le soir et ce sera tout. Tu peux toucher là, syndic. Je tiendrai parole, sois tranquille.

Et il tendit sa grosse main calleuse que le syndic prit, en disant :

— Je te fais confiance, David. Tiens ta promesse et tout ira bien, tu verras.

Puis, s'adressant à ses collègues, le syndic leur dit :

— Vous devez avoir une rude soif. Je voyais Juste-Auguste qui cherchait sa salive depuis un bon moment. Il me semble qu'on a fait du bon travail et on peut s'accorder un verre. On ira jusqu'à ma cave. J'ai encore du « 29 » qui ne doit rien à personne et qui se laisse boire.

En débouchant au carnotzet une bouteille du fameux « 29 », le syndic, après avoir fait miroiter le précieux liquide à la lueur de la bougie, dit :

— A la vôtre ! Voyez-vous, je ne suis pas de ceux qui osent dire que le vin, surtout du vin comme celui-ci, est un poison. C'est aller trop loin. Si on sait se modérer, un verre de pur vin de nos vignes est un bienfait pour l'homme qui travaille. Il réjouit le cœur et redonne du courage. L'abus seul est mauvais, parce qu'il conduit à la déchéance physique et morale.

Et tendant son verre à la ronde, il concluait :

— Comment le trouvez-vous ?
Ce serait mentir en affirmant que ce soir-là, tout ce monde se soit couché de bonne heure. Seul Cognasse, après avoir bu trois de ces petits verres de cave, selon la coutume, se retira. Sa femme fut toute heureuse de le voir rentrer à

sans-froid et tout gentil, ce qui ne lui était pas arrivé depuis un certain temps déjà.

A la sortie de la cave et avant de se séparer, Juste-Auguste crut devoir exprimer un doute :

— Tout de même, syndic, es-tu sûr qu'on ait fait une bonne action en conseillant à Cognasse de ne plus boire nos bons vins ?

Sur quoi, le syndic répondit :

— Il y a boire et boire. Aux uns, il leur faut un seillon pour passer la soif, alors qu'à d'autres, trois verres au « guillon » font l'affaire. Sur ce, allons coucher ! Bonne nuit !

Frédry.



CAMBILLON

Conte d'autrefois tel que me l'a dit Jean-Louis.

L est de par le monde des gens qui ne sauront jamais jouir de rien. Tous jours à gongonner, maronner, loin d'apprécier leur sort et de savoir prendre la vie par le bon bout, il faut que ces chevaliers de grogne soient sans cesse à guigner par-dessus le mur de leur voisin pour avoir occasion de se plaindre et de piocher.

Tristes corps ! Tristes vies !... en vérité. Mais patience ! ils reçoivent sur le nez souvent au moment où ils s'y attendent le moins. Si vous en voulez la preuve, je vais vous la donner en vous contant ce qui s'est passé chez Casimir Cambillon.

Cette petite histoire — que je tiens de mon oncle, qui la savait de sa tante — mériterait d'être gentiment racontée. En essayant de vous la dire, peut-être ferai-je plaisir à quelqu'un et serai-je — qui sait ? — utile à plusieurs. Un petit avertissement, ça vaut bien quelque chose.

Il s'agit de l'ancien taupier et commis d'exercice Casimir Cambillon, surnommé tantôt « Trabetzet », parce qu'il allait faire boucherie en hiver de maison en maison, tantôt « Pipe-en-bec », parce que, au point de vue du tabac ou du cigare, c'était un des plus terribles torailleurs qu'il fût possible de rencontrer.

« Pipe-en-bec », mort à l'âge de soixante-huit ans, bon campagnard (il n'y a rien à dire), demeurait avec Zélie, sa robuste épouse (dont il n'eut pas d'enfant) à deux portées de fusil de son village.

Leur maison, située près des bois, faisait plus pitié qu'envie. C'était une baraque solitaire, ombragée par un grand noyer. Les feuilles de cet arbre, ainsi que les aiguilles des sapins dalentour, en s'entassant sur le toit très bas de cette maison, y avaient, à la longue, produit une sorte de terreau, sur lequel l'herbe et la mousse verdissaient au printemps.

L'habitation de Cambillon se composait, à l'intérieur, d'une seule chambre, d'une noire cuisine, avec vaste cheminée savoyarde, dite « à bascule », dominant au nord les dépendances : soit le fenil et l'écurie. Celle-ci abritait une seule petite vache, de race valaisanne, une dizaine de poules et quelques lapins.

On n'était pas mal dans la baraque à Casimir, quand, surpris par l'orage, on s'y abritait, et que Zélie, de sa cafetière au bedon bien arrondi, vous offrait une tasse de café, sortant bouillonnant du coquemard, ou que son homme, ouvrant un petit buffet sombre, en sortait avec précaution une pichette de vieille gentiane, bonne pour les jours de chasse ou pour les soirs de braconnage.

Chaque matin, à la belle saison, après le déjeuner pris en commun, Trabetzet en bourrait « une » de vieux Griesbach, allumait, saluait sa Zélie et se rendait au champ ou à la vigne.

Sa femme, — blonde, vaillante, au regard

vif, à la parole nette et brève, — restait ordinairement au logis pour les soins divers à donner au ménage : soigner le bétail, faire la cuisine, veiller aux savonnages, au jardin, retaconner les habits, préparer les marchés, vendre les œufs, etc.

Or, un matin, Pipe-en-bec, — on ne sait pas pourquoi, sous l'influence sans doute d'un mauvais rêve ou d'une mauvaise langue, — fut d'humeur gringe. Il trouva le café mauvais, le pain sans sel, la table sale. Au moment de mettre sa hotte sur le dos, il se tourna vers sa femme et, d'un air peu galant, lui dit :

— Dis donc, Zélie, il me semble que tu te la coules bien douce, pendant que je vais taper du fossoir au grand air.

— Comment l'entends-tu, Casimir ?

— Oui, il me paraît que, tandis que ton mari s'escrimait au soleil, ou qu'il reçoit, en plein champ, le vent, le froid et les averses, tu ne te foutes pas la rate ici, dans la cambuse.

— Ah tu crois, Casimir ! Tu as découvert ça dans ta caboche d'ancien taupier de la commune !

— Oui, je le crois... quand je vois que tu es toujours bien à la chotte ici, en temps de pluie, — bien à l'ombre quand l'été grille tout, — bien au chaud, près du cassoton, quand la bise me glace les reins... Si tu voulais changer avec moi, Zélie, ne serait-ce que trois jours, tu en verrais de rudes ! Oh ! les femmes ont la bonne part.

— Changer trois jours, Casimir ?... Ça y est, mon homme... Pris au mot !... Reste ici pour soigner la maison, préparer le manger, faire mon ouvrage, et moi, je file au champ. En route !

— D'accord, Zélie ! D'accord ! dit mon tauborniau de Pipe-en-bec. C'est moi qui reste ; et, quant à toi, cours au champ et reviens pour midi.

— En règle, Casimir ! J'y vais... Ce n'est pas pour moi que j'ai frayeur.

Sur ce, Zélie, prit gaillardement la hotte de son homme, plaça sur ses robustes épaules la pelle et le fossoir et partit en jetant encore en arrière un malin sourire.

— Nous verrons, Casimir, nous verrons !... En attendant, ouvre l'œil, soigne nos bêtes, tire l'aiguille et prépare-moi une soupe qui te fasse honneur.

(A suivre.)



TREUTHARDOT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

HALDIMAND, II

Simplement !...

Etre heureux, c'est si simple, c'est si facile et si doux à faire...
Il suffit de mettre dans son verre L'apéritif sain « DIABLERETS ».

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.